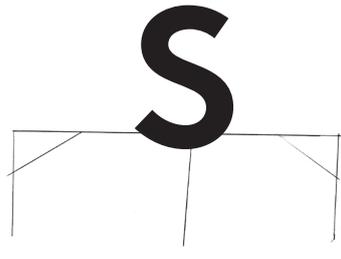
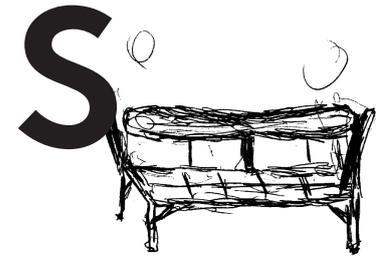


I



S



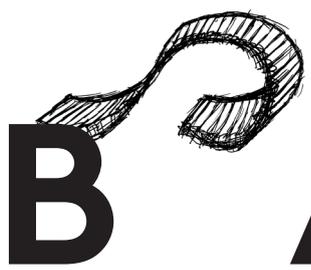
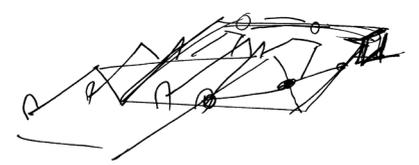
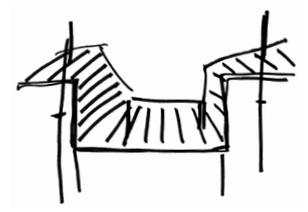
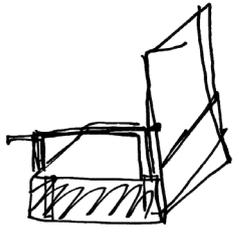
S

K

I

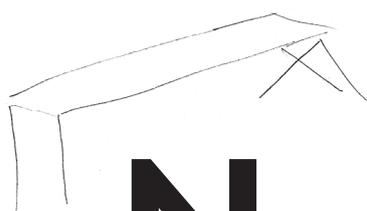
S

S



B

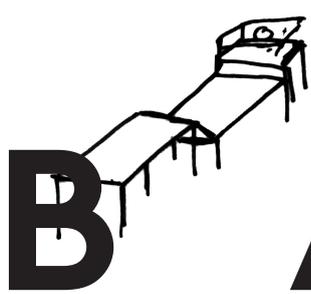
A



N

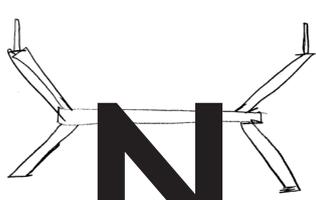


C



B

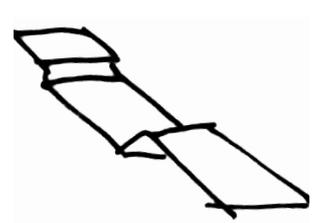
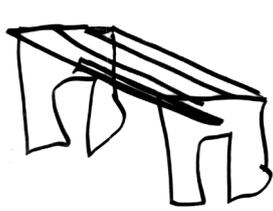
A

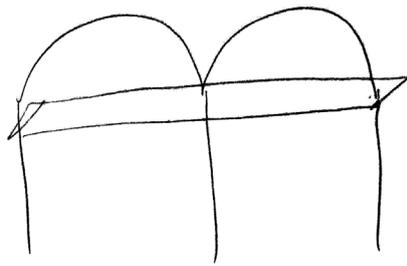


N



C









Une résidence, un banc public

Il est aujourd'hui d'usage de parler de Résidence pour évoquer cette proposition que mécènes, publics et privés, font aux artistes de s'installer « quelque part et pour un certain temps » afin de leur permettre d'approfondir ou de renouveler leur travail de création. Si le terme résidence renvoie au fait de « demeurer habituellement dans un lieu » (Le Robert), voilà que dans ce cas il évoque un séjour à durée déterminée. La Résidence d'artiste c'est en quelque sorte un catalyseur, produit par la pression du temps et le chamboulement choisi des habitudes de l'artiste et de ceux avec qui il va entrer en contact dans un lieu singulier. Un cadre à la fois contraignant et ouvert : une date de début, une autre de fin dans le calendrier, un lieu avec ce qu'il est et ce qu'il porte en devenir, d'autres « résidents », un artiste en travail. C'est tout. Avant de lui confier les clés du temps et de l'espace de la Résidence, celui qui en assume la gestion demande généralement à l'artiste de préciser son intention, pas d'établir un projet, juste une intention, pour que tous deux n'aient pas peur du vide. En fait aucun n'est dupe, chacun sait que c'est du vide, de cet ouvert, que va naître la création. C'est bien ainsi.

Les Résidences d'artiste sont fréquemment localisées au cœur d'un ensemble où d'autres créateurs sont actifs. Elles sont aujourd'hui nombreuses dans ce cas. Le résident séjourne parmi des collègues. C'est stimulant et rassurant. Celle du Quartier culturel de Malévoz a ceci de particulier qu'elle est installée au cœur d'un hôpital psychiatrique en activité. L'artiste est immédiatement confronté à la différence, sans être toujours en mesure de se rendre compte en quoi elle consiste. Il est fréquemment incapable de distinguer parmi ceux qu'il rencontre les personnes qui sont là pour recevoir des soins de celles qui soignent, qui assurent le cadre favorable à la démarche thérapeutique ou qui sont juste de passage pour goûter à la beauté du parc. C'est stimulant et déroutant. C'est probablement la raison pour laquelle il est bon d'y confectionner des bancs publics pour permettre la rencontre de l'improbable dans le faire ensemble qui précède le moment partagé, assis côte à côte.

Désormais, pour présenter ce qu'est une Résidence d'artiste, j'évoquerai les bancs publics de Romain Legros. Son travail de création a offert aux patients de Malévoz du temps et de l'espace pour réaliser, ensemble, des objets qui par eux-mêmes sont pour tous ceux qui viendront s'y asseoir, un lieu et du temps.

Le banc public, une résidence d'artiste.

Jacques Cordonier
Chef du Service de la culture
du Canton du Valais

Romain en son jardin

Automne 2014

Romain Legros était assistant à la filière architecture du paysage de la Haute Ecole d'Ingénierie et d'Architecture (HEPIA) à Genève. Il collaborait à une recherche sur l'histoire et la fonction des jardins des hôpitaux psychiatriques. Il est venu prendre quelques clichés de Malévoz, parce qu'en plus de sa formation d'architecte paysagiste Romain a suivi une formation à la HEAD où il décroche un master en arts visuels.

Romain est arrivé en début d'après-midi avec son appareil photo, une sacoche avec des objectifs, et un trépied. Je lui présente les divers espaces et le laisse travailler. Le soir, en quittant les lieux, je lui souhaite un bon retour à Genève. Quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer Romain sur place le lendemain matin : « J'étais curieux de participer au Karaoké. Je voulais aussi assister au coucher de soleil, filmer la nuit qui tombe sur le jardin. Et aussi l'AOMC qui dessine un trait de lumière en faisant crisser les rails lors de sa dernière course vers Champéry. Je me devais d'assister au lever du soleil derrière la Dent de Morcles. J'ai donc dormi ici. » J'ai compris qui était Romain Legros. Un homme entier, passionné, bouillonnant d'idées et généreux.

La bannière

L'année suivante, l'association Malévoz, Arts, Culture et Patrimoine le choisit pour créer la signalétique du site culturel, projet conduit en duo avec la graphiste Manon Mellon. Les logos, les interfaces réelles et numériques, les entrées et seuils des immeubles, et les couleurs sont issus de leurs palettes. Geste final et sublime, Romain a planté sur les façades, en un geste de conquête, le drapeau Malévoz Quartier Culturel qu'il avait créé. C'est donc en ami et connaisseur qu'il a postulé au programme Artiste en résidence.

Dans sa postulation Romain mettait en avant sa capacité à animer des ateliers participatifs. Il en avait réalisé dans le cadre de mandats d'aménagement d'espace public, réalisé en Suisse romande, en Afrique ou au Liban. Il s'engageait à faire de même, c'est-à-dire réunir différents acteurs autour d'un projet. Il imaginait proposer une série d'ateliers ouverts autour de thèmes en lien avec le jardin. Sa volonté de « construire quelque chose en association » avait séduit le jury

Romain se réfère à Patrick Bouchain qui est connu pour la transformation de friches industrielles en lieux de culture avec la complicité active des utilisateurs. On lui doit le Lieu Unique réalisé dans l'ancienne biscuiterie de Lu à Nantes ou le Théâtre Zingaro à Aubervilliers. Bouchain se définit comme un architecte forain. Il construit et reconstruit sans cesse le même édifice ou se déplace pour se rapprocher de son public et s'approprier pour un temps donné un territoire prêté.

Le travail de Patrick Bouchain n'est pas sans rappeler les expériences de Thomas Hirschhorn. L'artiste suisse récupère des matériaux de rebut, il les assemble avec du scotch de carrossier. Avec l'aide de nombreuses mains, il crée des espaces et des situations qui favorisent la rencontre, le débat, la polémique parfois. Ne vous méprenez pas, prévient pourtant Hirschhorn, je suis un artiste, pas un travailleur social.

Kiss kiss banc banc

C'est armé de ces références que Romain débarque à Malévoz en été 2017, pour deux mois. Avec lui des machines électriques, perceuses, scies circulaires, scies sauteuses, quelques marteaux et tournevis et pas grand-chose de plus. Dans son ordinateur des idées en vrac, dans sa valise des bouquins d'architecture et de design. Les premiers jours, il s'installe. Il crée un nom pour le projet, un logo et une affichette. Puis il fait le tour des menuiseries et déchetteries du canton pour récupérer du bois en compagnie de Sylvain Ernst, un jeune homme en stage au service socioculturel et qui va l'assister à toutes les étapes du projet. La présence de Romain au quotidien sur le site lui permet d'engager un travail régulier. Et la magie opère. Les patients se laissent convaincre. L'atelier d'artiste du Torrent prend les allures d'une véritable menuiserie.

On discute, on dessine, puis on scie, assemble, cloue, visse. Ça sent bon la colle, la sueur et la sciure.

Romain ne doute jamais des compétences des participants. Il est à disposition pour aider au développement des idées. Il ne fait rien à leur place. Il soutient, il encourage. Des amis viennent en curieux ou en renfort, des membres de sa famille font le chemin de Marseille à Malévoz.

Depuis sept ans, à l'hôpital psychiatrique de Malévoz, artistes et patients tentent de collaborer dans un idéal retrouvé de liberté, d'égalité et de fraternité. L'expérience menée par Romain Legros et d'autres artistes qui s'y sont essayés montre que cela est possible. Les artistes savent entrer en relation sans aucun a priori avec des personnes en souffrance et leur proposer une action qui est thérapeutique parce qu'elle leur fait du bien. Ainsi, le seuil imaginaire qui marque la limite entre un en-dedans fantasmé et un au-dehors idéalisé se réduit. L'action partagée donne confiance, elle souligne des compétences qui en révèlent d'autres, insoupçonnées.

Le processus a parfois quelque chose de magique, le résultat est souvent exceptionnel.

Gabriel Bender
Chef du service
socioculturel

Construire sa place

Le projet s'inscrit dans le domaine de l'hôpital psychiatrique de Malévoz, le plus grand parc public du Valais.

Historiquement, l'implantation des bâtiments répondait à une typologie avant-gardiste.

Les architectes ont implanté les bâtiments au sein du domaine à la manière d'un village : église, usine, cantine-restaurant, centre de lavage, bâtiment pour bourgeois, bâtiment pour prolétaires.

Le tout complètement ouvert et perméable, sans aucune barrière pour contenir les patients.

Un village autonome sur les hauteurs de la ville de Monthey.

Aujourd'hui encore, il est possible de traverser le domaine de l'hôpital, d'y aller et venir comme dans un parc classique.

De plus, aucune contenance physique n'est appliquée aux patients. On ne les enferme pas dans leur chambre, ce qui peut occasionner des allées et venues...

Le jardin, de style anglais est extrêmement bien soigné par une équipe de jardiniers en place à l'année. Ce jardin est un tableau que le patient observe, certes sublime de par la collection d'arbres et les vues sur le grand paysage vaudois, mais, qu'en est-il de l'interaction des patients avec le parc ?

Pourraient-ils intervenir sur l'environnement et se l'approprier afin de sortir de la logique de contemplation passive ? Comment pourraient-ils s'approprier le parc au travers de leurs usages ?

Ce projet ne s'inscrit pas directement dans une logique de soin. Pour cela il y a déjà des ergothérapeutes, des infirmiers, des aides soignants, des médecins et des médicaments.

Ce projet est un chantier ouvert qui offre un moyen d'émancipation au patient en lui permettant de réfléchir à sa place dans le jardin.

L'atelier de menuiserie monté ad hoc pour la construction des bancs est une bulle de réalité venue de l'extérieur, une porte sur le monde dans le royaume de l'hôpital.

On coupe et on peut se couper, on tape au marteau et on peut se taper sur les doigts, on construit ce qu'on a imaginé et déconstruit ce que les autres imaginent de nous.





Sé. : Banc X, « Pour mettre là-haut où il y a tous les gens bizarres. »

Le banc

La construction du banc permet d'aborder avec les patients, la thématique de l'usage du jardin, et plus largement de l'espace public qui entoure les unités dans lesquelles ils sont hospitalisés.

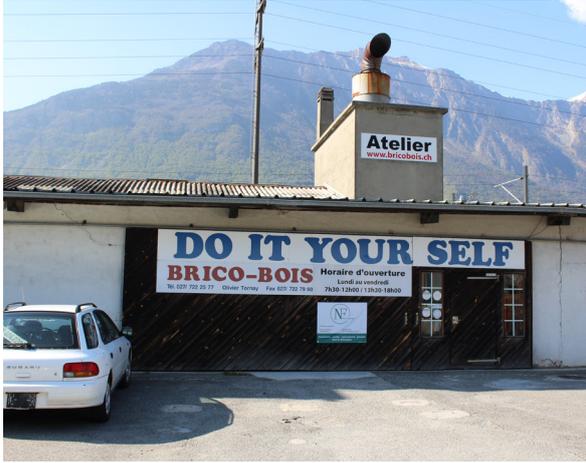
La fabrication du banc pose une série de questions :

Comment je me sens dehors ?
 Quel rapport ai-je avec le jardin ?
 Avec les chemins ?
 Puis-je rester ici ? Seul ?
 Accompagné ?
 Combien de temps ?
 Quel rapport ai-je avec les autres ?
 Ceux que je regarde,
 qui me regardent ?

Le pouvoir scopique du banc, en fait un objet singulier qui permet une perception de l'espace depuis un point de vue prédéfini et un échange social public. L'objet banc est une pièce relativement aisée à réaliser, aux propriétés physiques et mécaniques simple. Mais il doit tout de même tenir une fois fini, assemblé. Tenir bon, tenir à plusieurs quand on s'assoit. La construction emmène dans l'atelier une réalité physique, mécanique à laquelle le patient se confronte. Ce qu'il fait de ses mains doit tenir. Son idée a pour but de se réaliser. Dans un temps donné, celui de ma présence, de l'ouverture de l'atelier, des horaires du mercredi, le projet doit commencer, prendre forme et aboutir. L'objet achevé procure un sentiment de fierté, d'accomplissement.

J'avais un truc dans la tête et je l'ai réalisé.
 J'en suis capable.
 C'est beau et ça tient.
 C'est moi qui l'ai fait.

Durant le processus de conceptualisation et de fabrication, il a fallu prêter attention aux exigences que peut induire ce type d'exercice. J'ai dû mesurer et me méfier de mes propres attentes pour ne pas en faire celles des patients-participants. Il ne fallait surtout pas les mettre en situation d'échec par rapport à un exercice qui serait devenu trop difficile, ou à un banc inabouti.



L'atelier

Au départ il n'y avait rien, ni bois, ni machine, ni patient. Juste cette idée de fabriquer ensemble, de fabriquer avec la vision et les idées des patients. L'envie de ne jamais faire deux fois la même chose. L'atelier est composé de deux

pièces avec lavabo et toilettes. Il est traversant, lumineux et vitré avec un accès d'un côté au théâtre et au jardin, de l'autre, à une cour intérieure. Très vite cet espace s'est transformé en menuiserie sans menuisier professionnel, avec un stock de bois récupéré gratuitement dans les menuiseries du Valais. Une matière et des odeurs qui viennent habiller les lieux et affirmer qu'ici on construit. L'arrivée du bois dans l'atelier, avec l'odeur qui le caractérise, a été le signal concret de départ du projet.

Ici on peut choisir son bois, couper, scier, poncer, visser, assembler, fabriquer son banc. Grâce à quelques machines simples, les patients peuvent retrouver la confiance d'avoir un outil entre les mains, prendre le chemin de la fabrication. Visseuse, ponceuse, marteau, colle, parfois même une scie sauteuse, sont des outils du dehors, des objets qui viennent pimenter la guérison, autant de clefs pour reconnecter avec le plaisir de faire.

Le bois

Tout le bois utilisé durant les ateliers a été récupéré chez les menuisiers du Valais. Après un appel à participation, beaucoup ont répondu présents et nous ont permis d'aller récupérer leurs chutes. Sans cette solidarité, le projet n'aurait pas pu exister. Le bois nous permet aussi, assez rapidement de fabriquer, de couper de percer, d'assembler.

Ici on construit empiriquement, sans réel plan. On assemble, on ajuste. On consolide. La récupération aléatoire de chutes multiformes, et de matières différentes (OSB, trois plis, pin, MDF, contre plaqué...) a été génératrice d'idées, en ouvrant un imaginaire chez les patients.





Collecte de bois, Rabotage du Rhône S.A., Evionnaz



Eux

Je pensais venir animer des ateliers dans un hôpital psychiatrique, sans forcément beaucoup d'a priori, mais quand même, avec une certaine vision de ce qu'on peut appeler la folie. Une vision nourrie par l'imaginaire collectif développé dans les films et un rapport lointain à ce monde. Je pensais qu'ils étaient malades, qu'il y avait nous et eux, que nous étions différents. Nous les normaux qui pouvons soigner, eux les malades que l'on va aider.

Dans cet atelier j'ai rencontré des personnes qui avaient envie, qui étaient déterminées, entreprenantes, à l'heure, minutieuses, capables, surprenantes, courageuses dans la construction et l'exposition de leurs idées sur la place publique. Au contact de tant d'expériences de vie, j'ai beaucoup appris sur moi, et regardé dans un miroir mes propres névroses.

Et puis l'atelier a gonflé, débordé, s'est étendu. Le message est passé au sein de l'hôpital. Il y a eu des mercredis après-midi de bonheur, au soleil, en groupe, à construire, à s'entraider dans la réalisation de ces bancs.

Il n'y avait plus de patient, mais des participants. Autour et avec, leurs amis, familles, médecins, stagiaires, tous au même niveau, celui de la construction empirique.

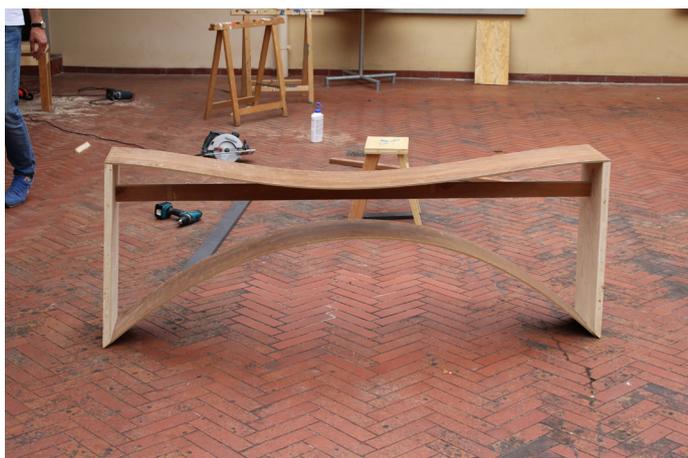
1 Ergonomie

Ba.

Ba. est extrêmement créatif et bricoleur, mais parfois il doute. Quand il est en confiance, il lui suffit de rien pour réaliser des choses exceptionnelles. Ce banc c'est aussi la rencontre avec un panneau de MDF de 8mm dans une scierie du Valais. Ba. avait besoin d'une grande planche assez fine et souple pour pouvoir être pliée et résister. On l'a trouvée, au fond d'un atelier, elle nous attendait.



Banc de sieste



Flex bench

Cl.

Cl. est sensible, libre et déterminée. Elle dort où elle veut. Après quelques ennuis à la suite de nuits et siestes en ville dans des lieux inappropriés, elle décide de fabriquer un banc qui lui permette de dormir où elle le désire au milieu des passants. Elle légitime ses siestes, la tête en bas, les jambes en l'air.

He.

He. est un marcheur, il a traversé les Pyrénées à pied en 2 mois, passant de l'atlantique à la méditerranée. Il aime les choses pratiques et n'aime pas s'encombrer. Il propose un banc monopode transportable pour s'asseoir en équilibre durant ses prochains voyages.

Banc de voyage





Sy.

Sy. est pensive, distinguée avec les cheveux rouges. Elle doit bientôt rentrer dans son pays faute de permis de séjour. Sa famille, elle, reste ici. Toutes ces épreuves lui prennent beaucoup d'énergie. Elle a envie de s'allonger, d'être proche des fleurs, de se reposer, de fumer une clope, tranquille en regardant les nuages.

Banc de bronzage

Sa.

Sa. est une jeune fille, maquillée, apprêtée et avenante. C'est la première personne que j'ai rencontrée. J'étais en train de boire un café et elle s'est invitée. Elle me dit alors qu'elle voudrait construire un banc baroque. Surpris de la précision de son propos, je lui demande ce qu'elle entend par banc baroque : «Un banc, tu vois, où je pourrais être assise comme ça au milieu du jardin, avec deux accoudoirs que je pourrais prendre et serrer très fort avec mes mains quand je suis énervée!». C'est cette première rencontre enthousiaste qui m'a donné confiance pour la suite.



Banc baroque



Banc de pente

Vi.

Vi. est étudiant en génie civil. Déblais, remblais, pentes et détails constructifs, font partie de son langage. Marqué par la topographie caractérisant le jardin de l'hôpital, il décide de réaliser un banc à deux pieds pour s'adapter au dénivelé. Sur le plat, ce banc est inutilisable. Seule la pente lui permet de fonctionner.



Cl. Banc de sieste



Ba. Flex bench



Sa. Banc baroque



He. Banc de voyage



Sy. Banc de bronzage



Vi. Banc de pente

2

Classicisme

Ch.



Ch. est un chauffeur de bus discret et travailleur. Une fois son banc terminé, il a toujours aidé les autres à fabriquer le leur. Son banc répond à une composition classique. Il est évident pour lui que le banc doit accueillir plusieurs personnes. Son banc nous servira à la manière d'un établi d'atelier, à construire tous les autres. On s'est tous assis, appuyés, allongés dessus durant les deux mois d'atelier.



Banc simple



Banc pour deux

Ma.

Ma. est un maçon-coffreur. Il choisit de réaliser un banc de style romantique pour répondre à une commande du jardinier en chef de Malévoz. De par son métier, Ma. est très à l'aise avec les outils et les détails constructifs. Il nous transmet son savoir-faire. Pour lui le banc devait se construire à deux, avec sa compagne, main dans la main.



Ch. Banc pour deux

So.

Un banc pour une nouvelle architecture du paysage



Qu'est-ce donc pour un parc ? Un jardin d'Éden ? Un jardin botanique ? Ou un parc zoologique ? Du buis à l'if, en passant par le désespoir des singes, on rencontre des pensées qui enjolivent ce parcours. Des choux, dont les fleurs sont de petits soleils, émaillent le chemin vers le fond, les Muguex. Un arrangement floral et arboricole pour créer une atmosphère propre au repos des bêtes-animales-patients ; ou, pour les mauvaises langues, ce jardin sert à cacher le malheur des protagonistes de cet hôpital. Ces derniers ont peu de possibilités lorsqu'ils veulent sortir de leur pavillon, passant à côté d'autres unités, ils les frôlent comme des auto-tamponneuses. Où s'arrêter ? Où s'asseoir ? Où fuir la réalité de son pavillon ? Où sévader ?

Sur un banc, simplement. Parsemer des bancs dans le parc afin de créer de petits télescopes à partir desquels le badaud peut admirer dans le détail le parc zoologique dans lequel il se repose.

Rencontrer d'autres bêtes-animales-patients. Un banc auquel on est attaché parce qu'un patient l'a fait. Divers formats suivant le lieu. Et puis un banc avec deux yeux qui vous observent à l'infini, et qui vous happent vers leur siège. L'infini qui repousse votre inertie intérieure. Un banc où le corps se repose, mais où l'âme s'éclipse le jour, laissant place à la spontanéité. Quelques mots échangés avec un patient inconnu.

L'opportunité de parler d'autres sujets, et peut-être de redevenir, un petit peu, sujet de son hospitalisation.

Texte de So. Juin 2017, Hôpital psychiatrique de Malévoz

A.R. : Pourquoi des yeux sur un banc ?

So. : J'avais envie de faire des yeux, quelque chose qui nous happe vers le siège en fait. J'aimais bien cette symbolique et l'idée que depuis le banc on puisse tout voir. On peut voir une partie du parc, et je crois que ça force vraiment, quelque part, à s'émerveiller. Ailleurs il y a des bancs dans l'hôpital, mais c'est des bancs qui sont juste à côté des pavillons, et finalement qui sont plutôt utilisés comme fumoir mais qui n'ont pas finalement cette symbolique, sans mépris pour les gens qui fument ! Ce sont des bancs qui n'ont pas ce but de s'insérer dans le parc, qui sont très fonctionnels et très basiques. Je voulais vraiment un banc qui nous fasse regarder le parc autrement. J'aime beaucoup les fleurs de choux. Parce que j'avais vu en biologie que les fleurs de choux ressemblent aux fleurs de mou-

tarde. Elles sont vraiment très belles ces fleurs, elles sont très simples mais elles sont très jolies, puis surtout elles sont pas censées être là au printemps. Le chou n'est censé que pousser l'hiver sauf erreur... et bien là le jardinier a voulu faire quelque chose de spécial. On voit la volonté du jardinier derrière ces fleurs, et ça je trouve intéressant de pouvoir l'observer depuis un banc justement. Le voir depuis les yeux du banc.

A.R. : Mais vous, quand vous étiez hospitalisée ici, vous aviez l'énergie, l'attention pour voir toutes ces choses dans le parc ?

So. : Quand on est dans une phase haute et surtout moi quand je suis dans une phase haute on est très dérangeant. On n'aime pas les gens qui font du bruit, on n'aime pas les gens qui dérangent, dans un hôpital, ça c'est ma

théorie. Du coup moi j'étais en pavillon strict donc je ne pouvais pas voir toutes ces choses. Après quand j'allais mieux, là, j'ai pu avoir droit à des balades. Un endroit que j'aimais beaucoup, c'était justement un endroit où on pouvait s'asseoir, tout simple, avec une table, deux bancs, à côté d'un petit chalet. De là, je regardais aussi un peu les fleurs de choux. Quand certains patients connaissaient le nom de certains arbres, je les apprenais. Je ne connaissais pas tous les arbres... En l'occurrence, y en a un qui était devant mon pavillon que je cite justement dans le texte. Il s'appelle le désespoir des singes, parce que si l'on essaie de s'accrocher ça fait mal, on se blesse avec toutes ces épines. Du coup c'est vrai qu'après on porte une plus grande attention à ces choses et puis c'est intéressant, c'est poétique, c'est touchant.

Il y a aussi l'arrière du jardin, derrière mon pavillon, il y avait une table de ping-pong sur laquelle j'ai bien pu profiter pour crier parce qu'au bout d'un moment les infirmiers avaient compris. Une phase haute ça ne se guérit pas qu'à coup de médicaments. Il y a des choses qu'il faut expulser. Je traîne cette maladie depuis quelques temps. Ça fait deux ans qu'elle m'a été diagnostiquée mais la rechute je l'ai traînée plusieurs mois et quand on traîne une rechute comme ça... il faut que ça explose, il faut que ça sorte, et c'est vrai qu'on avait discuté avec un infirmier pour ouvrir une salle spéciale, où l'on puisse gueuler. Je trouve que c'est important, je trouve qu'il y a une forme de discrimination, finalement envers les personnes souffrant de troubles bi-polaire parce qu'ils font du bruit, qu'ils sont dérangent. On ne comprend pas qu'il faut juste que ça sorte en fait, on a juste besoin de pouvoir s'exprimer. Moi typiquement j'ai carrément péte un plomb, j'ai péte des pots de fleurs... J'ai vraiment fait pas mal de choses parce que j'avais besoin que ça sorte et quelque part la création dans la destruction, je trouve que c'est extrêmement thérapeutique. Mais allez dire ça à un infirmier il ne sera pas très d'accord...

Cet atelier de construction c'est quelque chose que je trouve très intéressant parce que dans les autres ateliers typiquement poésie, peinture et autre, je trouve que c'est quand même axé thérapie : ça soulage, on peut s'épancher, il y a un exutoire... Tandis que là, on pourrait se dire, bon on fait des bancs, mais qu'est-ce qu'il y a de thérapeutique là-dérrière ? Et bien moi, je trouve que ce qu'il y a de thérapeutique c'est le fait qu'on prend ces machines.

Il faut penser, il faut se dire que l'on va poncer cette pièce, là je dois mettre la vis, là je dois faire ceci, là je dois faire cela. Il faut être complètement mobilisé. Il faut mobiliser tout son corps et toute son énergie. Je trouve que c'est un peu par là aussi que l'on peut sortir de la maladie.

J'ai eu une période de convalescence après la première hospitalisation où j'avais envie de faire brûler tout l'hôpital, de tuer tous les infirmiers parce que je n'en pouvais plus. Parce que je m'étais sentie un peu envahie dans mon âme. Ensuite j'ai fait un stage puis un autre. Pendant tous ces stages, je n'avais plus le temps de penser à comment j'allais. Il fallait simplement avancer, il fallait faire ce travail et moi c'est ça que je trouve intéressant, c'est à partir du moment où on arrive à s'oublier et se réaliser dans un projet concret.

Enfin si on prenait par exemple un menuisier qui est en pleine dépression parce que ça ne va pas avec sa femme, si il vient ici et puis qu'il fait cet atelier, il serait aux anges et cela serait très thérapeutique pour lui de faire des bancs, de laisser couler sa créativité. Participer à cet atelier, avec ces machines c'est quelque chose de nouveau pour moi, que je ne maîtrisais pas. Aller dans une pratique c'est hyper important. Moi je suis quelqu'un qui a besoin de vider ses énergies par la pratique.

A.R. : Votre banc est un des plus coquet, il est extrêmement bien dessiné, la courbe est incroyable, il est très propre. Il y a des bancs biscornus, il y a des bancs avec des assemblages de matériaux composites, différents, hétéroclite... Le vôtre, il est vraiment nickel. Vous voulez quelque chose d'extrêmement droit et en même temps avec des courbes extrêmement bien réalisées ?

So. : C'est peut-être ressorti un peu indirectement, c'était surtout les yeux. Je voulais un petit peu reproduire l'image du hibou... et puis on a pris les planches qu'il y avait. Je ne voulais pas mélanger les planches un petit peu n'importe comment. Je voulais quand même une certaine unité, une certaine harmonie.

À cause des médicaments je ne me souviens pas de tout, mais ici dans l'hôpital tout se sait. On sait tout ce qui se passe, on sait que je discute avec telle personne, que je discute avec telle

autre personne puis les infirmiers me disaient : « alors celui-ci est dangereux, celui-ci je vous conseille pas sa compagnie, etc... » Et puis c'est vrai, je me disais mais qu'est-ce que je peux faire ? Est-ce que je peux me balader tranquille sans être observée ? C'est étrange comme sentiment...

A.R. : C'était une quête aussi d'intimité, comme s'il n'y avait aucune intimité possible dans ce lieu ?

So. : Je dirai quand même que oui parce que dans les chambres, dans les pavillons au fait on est tranquille, on est pas tant surveillé que ça, la preuve j'ai réussi à fuguer une fois... enfin j'ai pas fugué, je suis allée me balader dans une bouquinerie. On a considéré ça comme une fugue.

A.R. : Pour lire des livres ?

So. : Oui. Ce sont les livres qui me soignent, qui me calment. Je trouve que quoi qu'il se passe dans les chambres et bien je me sens seule. Je me sens seule souvent, c'est affreux, c'est un sentiment qui m'habite en général assez souvent.

A.R. : C'est un hôpital ouvert ici ? C'est une particularité, je sais pas si vous avez visité d'autres institutions dans votre vie ?

So. : Alors non, j'ai pas vu d'autres institutions, c'est vrai que c'est ouvert.

A.R. : Vous le sentiez comme ça ? Le parc finalement... il n'y a pas de grille, les gens peuvent partir...

So. : Quand on est en pavillon strict comme moi et puis qu'on est forcé de porter la blouse, on a pas le droit d'aller dans le parc à moins qu'on soit accompagné par les infirmiers. Une fois j'ai voulu partir justement pour aller dans un autre pavillon. J'ai pris des habits avec moi que j'avais cachés soigneusement et puis je suis allée me cacher un peu plus loin dans le parc. Je me suis changée, j'ai mis les habits

pour pas qu'on me voie, pour pas qu'on remarque que j'étais en pavillon strict. C'est vrai qu'il y a une ouverture mais je trouve qu'elle est limitée, parce que justement j'étais obligée de déployer tout cet arsenal d'ingéniosité pour simplement pouvoir sortir parce que j'en avais marre.

A.R. : Donc c'était quand même une expérience d'ordre carcéral ici ?

So. : J'aime bien le parallèle avec Soljenitsyne dans le goulag, c'est peut-être un petit peu exagéré, mes infirmiers m'ont souvent reproché d'employer le terme internement. Mais il y a un côté presque militaire parfois, dans le sens où tout est bien réglé au niveau du temps, tout est bien organisé, à la minute près. Pour moi il y a un côté carcéral. Quand vous êtes enfermés pendant à peu près 4 semaines en pavillon strict, je peux vous dire que vous n'êtes pas jojo après. Pour moi c'était difficile et puis j'ai dû réclamer plus de liberté, j'ai dû grappiller pour les avoir. Je suis pourtant venue volontairement, c'était moi qui ai dit à mon psychiatre « écoutez je crois qu'il faut que j'aille à Malévoz. » Donc je suis allée avec ma mère à Malévoz parce que je ne trouvais pas de chalet d'une amie où aller, je trouvais pas d'endroit où aller me calmer, je n'avais plus le choix, j'étais trop haute. J'ai vraiment atteint des sommets et du coup je suis venue librement. Et moi c'est ça qui m'a énervé en fait, c'est que moi je viens librement, je leur donne mon natel, je leur demande de me le confisquer. Et en échange qu'est-ce que j'ai ? On me prive de toute ma liberté pendant 4 semaines, donc forcément y a un aspect policier. Parce qu'il y a le côté un peu panoptique infirmier... un peu carcéral quand même. Après on peut en faire de l'humour noir, on peut en faire ce qu'on veut, on peut le prendre à la légère ou le prendre au sérieux mais un endroit libre ça ne l'est clairement pas complètement.

A.R. : Tu ne pouvais pas participer aux ateliers par exemple ?

So. : Alors ça, c'était quelque chose qui a été très dur. Un jour j'étais très énervée parce que j'avais eu une relation avec quelqu'un dans mon pavillon, et puis il était parti sans me dire au revoir. Du coup j'étais énervée, j'en pouvais plus, et y'a deux filles du pavillon qui m'ont prise pour aller faire un atelier et ça m'a fait du bien... Parce que j'ai expulsé toute ma rage. Un patient d'un autre pavillon m'a vraiment calmée en me disant que la rage c'est que pour les chiens c'est pas pour les êtres humains, ça m'a fait du bien. Mais, pour les infirmiers, j'avais enfreint les règles.

A.R. : Et qu'est-ce qui se passe quand tu enfrenes les règles ?

So. : Ça dépend du niveau, parce que moi j'ai atteint tous les niveaux ! Il y a le niveau petite engueulade et puis il y a le niveau où j'ai fait quelque chose de vraiment très répréhensible et où j'ai eu une injection par jour pendant 4 jours d'Abilify.

A.R. : Et ça, ça vaut quatre injections, ce que vous décrivez ?

So. : J'étais incontrôlable, j'étais clairement pas bien, donc il fallait me calmer d'une façon ou d'une autre. J'ai cru que ça allait marcher pis au fait ça n'a pas marché.

A.R. : Et là, on vous a fait des injections qui ont duré pendant 4 jours ?

So. : C'est des injections qui font très mal. C'est une piqûre dans la fesse, une fois je voulais pas dans la fesse alors j'ai eu au bras et c'était encore pire. Alors un conseil pour tout le monde, le mieux c'est les injections dans les fesses !

A.R. : Est-ce que vous reviendriez ici si le besoin s'en faisait sentir ?

So. : Alors en phase haute, je ne pense pas parce que je mettrai en place tout un arsenal pour éviter de revenir, en phase basse, oui. J'ai fait deux phases basses, deux dépressions. La phase haute est la phase maniaque, la phase euphorique. Les dépressions c'est tellement difficile à endiguer, à gérer, à détruire. J'essaie un petit peu par mes moyens mais dans ces moments il me faut vraiment une structure. Mon but c'est pas de revenir ici. Mais si vraiment je sentais que je devais, je reviendrais. Ça m'aide à me lever le matin de savoir qu'il y a des ateliers. J'aurai des directives anticipées en disant que je veux être debout tous les jours à telle heure le matin, même si c'est déjà le cas dans cet hôpital. Mais surtout je veux faire des ateliers où on me stimule, que l'on me force. Je dirais que cet atelier est peut-être plus facile entre guillemets qu'un atelier de poésie parce que c'est dans « le faire » justement tandis que la poésie, quand on est en dépression, je peux vous dire qu'on est pas poétique.

A.R. : Et pis difficile de verbaliser aussi quand on est en dépression.

So. : Le cerveau est mort, le cerveau est complètement mort. Je me souviens, juste le fait de discuter parfois avec des gens me donnait mal à la tête. Je comprenais à peine ce qu'ils disaient. Donc c'est très violent, c'est pour ça que la phase haute peut paraître assez séduisante parce que on a des envoies de toutes sortes pas toujours les meilleures mais... mais voilà sur le coup ça a l'air drôle, ça a l'air sympa, on parle avec tout le monde mais ça cache un désespoir terrible parce que moi mes phases hautes je les ai toujours faites à la suite d'une phase basse où je contenais toutes sortes d'angoisses. Les phases hautes étaient juste l'expression de ces angoisses.

A.R. : Vous me dites ça, puis je regarde votre banc, c'est un grand huit en réalité.

So. : Ah oui voilà, voilà l'explication du banc ! J'avais complètement oublié, c'est le huit à l'envers, je voulais faire le signe de l'infini, à vrai dire, c'était mon but... Parce que j'ai un petit passé de matheuse et puis aussi parce que j'aime la symbolique de l'infini.

A.R. : Et puis le grand huit c'est aussi les hauts et les bas ?

So. : Oui, c'est vrai. Inconsciemment je n'y avais pas pensé mais c'est vrai que c'est aussi des hauts et des bas.

A.R. : Et vous saviez où vous vouliez le mettre ce banc, dans le parc ?

So. : Alors au fait on l'a placé ensemble avec Romain, on l'a mis juste là quand on monte vers la Forêt. Il y avait un endroit à plat.

A.R. : La Forêt donc c'est un bâtiment ?

So. : Ouais c'est un bâtiment. Désolée je suis un vrai moulin à parole.

A.R. : Au contraire, pour la radio c'est très utile. Vous n'étiez pas à la Forêt, je crois ?

So. : Non, non non moi j'étais au Muguex qui est un petit peu, l'un des pavillons les plus soft qui est aussi l'un des plus luxueux parce qu'on a tous une salle de bain dans la chambre et puis c'est là qu'il y a le désespoir des singes justement, l'arbre sur lequel il ne faut pas trop s'accrocher. C'est vraiment une très bonne unité, y'a de très bons infirmiers, de très bons médecins. Mais bon après quand on est malade et qu'on se chope une injection, on a juste envie de tous les insulter, mais à la fin, j'ai dit merci, donc c'est vrai que c'est paradoxal parce que les soins peuvent paraître un peu durs justement mais au fait des fois à la fin quand on se rend compte que ça nous a fait du bien et qu'on va mieux et bien, on finit par remercier.

A.R. : Pourquoi vous aviez choisi cet endroit ? (pour votre banc)

So. : C'est vrai que j'avais de la peine à trouver un endroit où le mettre et puis par hasard on passait par là... et je me suis dit qu'au sommet de l'escalier ça pourrait être sympa parce que c'est vrai que juste là, droit en face il y a aussi des bancs, des bancs de pierre.

Je pense aussi que c'est plus l'utilité fumeur, c'est un peu plus basique.

Ce que je trouve très important dans cet atelier c'est qu'il y a aussi une remise en cause de l'infrastructure, de l'aménagement, de l'architecture du paysage en fait et c'est vrai que tout est fourni par l'hôpital et là on a quelque chose qui est fait par les patients et pour les patients et ça pour moi c'est vraiment capital.

Je crois que c'était le philosophe Michel Foucault qui avait parlé de ces lieux panoptiques qui permettaient de voir tous les patients depuis un seul point de vue... tout les incarcérés en fait, tout les détenus, pardon.

Et bien le banc est positionné dans un endroit central, permettant ce genre de visions.

A.R. : Vous avez lu aussi ce que Michel Foucault a dit sur les hôpitaux psychiatriques ?

So. : Alors non, je n'ai pas lu mais c'est vrai que j'aimerais beaucoup lire. C'est quelqu'un qui s'intéresse à la folie, qui s'intéresse aux hôpitaux psychiatriques c'est vraiment très intéressant. Enfin pour moi c'est un sujet capital, qu'on devrait moins... que l'on devrait tenter de dé-stigmatiser à tout prix... Enfin si le terme de dé-stigmatiser existe sinon se serait un néologisme.

Je trouve qu'il y a beaucoup de chose à dire sur le sujet, il y a encore énormément de préjugés et il y a beaucoup de choses à lire sur le sujet. Je peux recommander des livres que je n'ai pas encore lu comme Pierre Bayard ou de George Canguilhem, qui est un médecin et qui a écrit le Normal et le Pathologique. Cela pose la question de qu'est-ce qui

est normal et qu'est-ce qui est pathologique ? Où est la frontière ? J'avais discuté une fois avec un étudiant en psychologie qui me disait : « mais est-ce que tu penses qu'il y a un continuum entre le normal et le pathologique ou pas ? » C'est à dire est-ce que nous, ici dans cet hôpital, quand on est patients, est-ce qu'on est foncièrement différents des gens qui sont en bonne santé ou bien est-ce qu'il y a une continuité entre eux et nous ? C'est à dire est-ce que — eux — pourraient aussi devenir malades et atterrir à l'hôpital ? Et ça je trouve que c'est une question assez capitale, évidemment un peu plus philosophique.

A.R. : Mais vous y répondez comment ?

So. : Je pense clairement qu'il y a un continuum. Je pense que ces gens qui se protègent en se disant les gens à l'hôpital de Malévoz sont des gens à problèmes, sont des gens qui sont incapables de voir.

Cl.



J'aime bien sortir de chez moi pour aller faire des siestes

Cl. : J'aime bien sortir de chez moi pour aller faire des siestes, dormir sur des bancs...

C'est pour moi un moment de calme, je préfère être à l'extérieur, parfois le long de l'eau. Je le fais moins... voilà... Justement à cause du regard des autres. Une fois je me suis carrément endormie sur le pavé, j'étais tellement fatiguée, j'ai été vers un groupe de personnes, il n'y avait pas de banc, alors je me suis mise à côté d'un arbre. Il me semblait que le groupe surveillait, me surveillait, enfin, me protégeait moi et mes affaires.

Je le fais de moins en moins, car il y a beaucoup plus de violence. Les personnes sont de plus en plus violentes, le regard des autres peut être violent, agressif. Ils se disent que je suis une clocharde, donc on me déteste, on me dénigre et on me rejette.

Donc ça devient dangereux, ce n'est pas que ça devient violent, ça devient carrément dangereux, on peut se faire tracter quoi, c'est tout.

C'est arrivé mais bon tu vois. Si on a toujours peur de ce qui peut nous arriver on fait plus rien. C'est ça aussi l'approche de l'autre, comment on peut approcher l'être humain maintenant tel qu'il est ? Dans sa différence ? Les gens acceptent la différence mais seulement dans leur clan. S'ils voient une personne en solitaire, qui ne fait partie de rien et bien pour eux elle est en marge.

J'ai une autre histoire un peu plus morbide. J'avais fait un linceul, mon propre linceul une fois. J'étais à ce moment là un petit plus du côté noir de ma personne. J'avais pris un grand drap, que j'avais peint à la maison. Je l'ai ensuite sorti dans la rue et mis sur un banc. Je me suis dit que symboliquement, sur ce banc-là, je pose mon linceul, comme si je voulais mourir sur un banc. Oui, tu vois des fois nos histoires sont bizarres.

J'ai fait des performances, mais sans le savoir ! Mais bon c'était juste sur l'instant. Maintenant j'arrive peut-être plus à parler, avant je n'arrivais pas vraiment à causer. Je devais vivre l'instant présent, et dans la minute présente, il fallait absolument que je crée quelque chose pour ne pas m'autodétruire. Peut-être que ça choquait certaines personnes mais moi j'étais pas choquée, parce que j'étais vraiment dans la chose, voilà tout.

L'énergie autodestructrice je la déplaçais sur un objet, une création. Et puis au bout de trois jours je la détruisais.

Quand on revient à soi-même, enfin quand on revient de nouveau à soi-même, on est toujours soi-même, mais quand on revient à l'intérieur et puis que l'on regarde ce qu'on a fait on se dit : « oh là... grave... »

Enfin grave, on a notre propre jugement, notre propre oeil qui regarde ce qu'on a fait. Puis on se dit bon, et bien voilà c'est passé. Alors c'est mieux de détruire, faut pas trop rester sur cette chose, enfin je pense.

Mais bon celui-là il faudra pas le détruire, parce que c'est un banc soft, enfin, de sieste. C'est quelque chose de sympa c'est pas quelque chose de méchant, c'est pas un banc avec des aiguillons qui sortent pour qu'on nous oblige à se bouger !

A.R. : Pourquoi vous vous êtes dit que vous vouliez construire un banc de sieste ici ?

Cl. : Pourquoi ? Parce que des fois on préfère dormir, enfin on préfère faire la sieste à l'extérieur que dans une chambre entre six murs. Il y a bien six murs dans une chambre, pour avoir un peu d'air et d'espace libre. Parce que dans les parcs ou bien au bord d'un ruisseau, ou même dans une ville l'espace est plus vaste, on est pas délimité dans notre pensée ou bien dans notre vue, voilà.

A.R. : Et comment vous le voyez ? Le banc. Comment vous l'imaginez ?

Cl. : Oh là, alors là, je sais pas. Enfin je le vois incurvé comme ça. C'est à dire un petit peu avec des courbes, une courbe pour les jambes, pour poser les jambes, un peu en hauteur. Vous me faites rougir et transpirer ! Pour que le dos soit au repos, au fait, c'est ça, surtout.

A.R. : Est-ce que vous vous imaginez un lieu où vous voudriez que votre banc soit ?

Cl. : Sous un arbre, lequel, je ne sais pas. Un peu à l'ombre, parce qu'en été il fait très chaud, enfin, il fait assez chaud. Donc sous un arbre plutôt. Lequel ? Difficile à dire... En redescendant la pente pour sortir par le bas du parc, il y a un espace qui est assez vaste, où y a un arbre avec peu de feuilles mais qui donne un peu d'ombre quand même. Il faudrait un banc pour les amoureux aussi.

Au fait, l'amour guérit beaucoup de choses, c'est ce que l'hôpital devrait penser aussi mais bon, les amoureux c'est aussi à l'extérieur, alors là le banc pour les amoureux je sais pas encore comment il faudrait le faire. J'avais imaginé un grand cœur. Ça c'était la dernière fois. Un grand cœur mais il y aurait assez de place pour deux. Un grand cœur où il y a de la place pour deux avec comme fond un ovale ou un rond agréable pour poser ses fesses. Vu que le thème c'est kiss kiss banc banc, donc voilà ça veut bien tout dire ! Ou bien des immenses fesses un peu à la Niki de Saint Phalle, un immense banc ! Avec des grandes lèvres et une immense bouche et puis un cœur pour poser ses fesses. Mais bon là tu vois, c'est aller dans des dimensions beaucoup plus grandes.

A.R. : Jusque là vous faites où vos siestes ?

Cl. : Pour l'instant je les fais à l'intérieur, dans ma chambre.

A.R. : C'est pas très agréable ?

Cl. : Non, parce que le lit il est trop mou... oui, et puis en plus on est deux dans nos chambres, mais bon ça va.

A.R. : Et comment est votre compagnon, ou compagne de chambre j'imagine ?

Cl. : Elle est souvent couchée, elle est en dépression... enfin, ça on doit pas trop le dire...

A.R. : Vous, ça fait un moment que vous êtes là ?

Cl. : Non, même pas une semaine.

A.R. : Ça va ?

Cl. : Oui, oui pas de souci. Je vais certainement revenir discuter avec Romain et venir guigner comment il va, et reproduire mon idée, voilà.

Cl. : Je vais vous laisser, je vous remercie de m'avoir écoutée ahaha... Vous m'avez un petit peu intimidée quoi...

3 Ambition



Banc vague

Ma.

Ma. à 17 ans, c'est le junior de l'atelier. Ma. n'avait jamais touché une scie sauteuse de sa vie. Pourtant il se sent très vite à l'aise dans la maîtrise des outils. Il réalise le banc vague, un projet complexe et ambitieux à la structure organique.



Banc double face

OI.

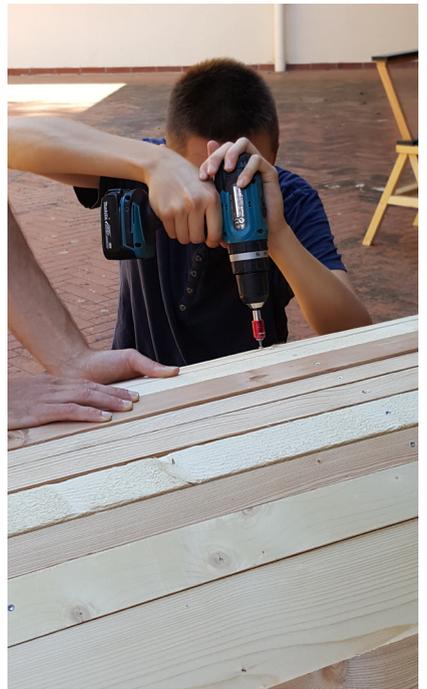
OI. voit les choses en grand et a envie d'utiliser le bois à disposition. En quelques minutes, il monte une équipe de trois personnes et démarre son chantier. À ce jour cela reste le banc le plus massif ! Une structure imposante proposant deux assises différentes grâce à la possibilité d'un subtil basculement du banc.



Ma. Banc vague



OI. Banc double face



Ma. Banc vague



Arnaud Robert et Gabriel Bender

4

Romantisme

Ar.

Ar. parle beaucoup. Il a toujours un appareil photo professionnel avec lui et son sac photo plein d'objectifs. Il est très exigeant, avec son plan, ses croquis de réalisation, sa manière de construire, le bois qu'il utilise. Il voudrait que l'atelier soit un peu mieux organisé. En tout cas il vient très souvent. Ar. est un séducteur. Il propose avec son banc une alcôve de discussion privée dans le jardin, une chambre des amours.



Banc chambre



Er.

Er. est parfois inquiète mais déterminée et créative. Elle espère que ce banc ne sera pas dangereux, que personne ne se fera mal avec. Elle surveille l'heure pendant l'atelier. «Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, j'ai 1h, je ne leur ai pas dit que je venais ici. Une fois fini, on mettra mon banc dans le jardin d'enfant. Il faut deux places, pour que ma fille et son cousin puissent s'asseoir. On le fait très bas, un banc pour les bébés. Ma fille à deux ans et demi, je ne la vois plus depuis que je suis ici. On l'appellera le banc de l'amour.»



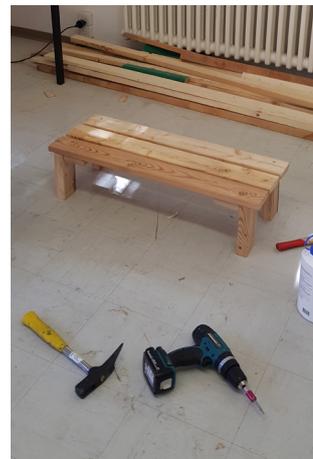
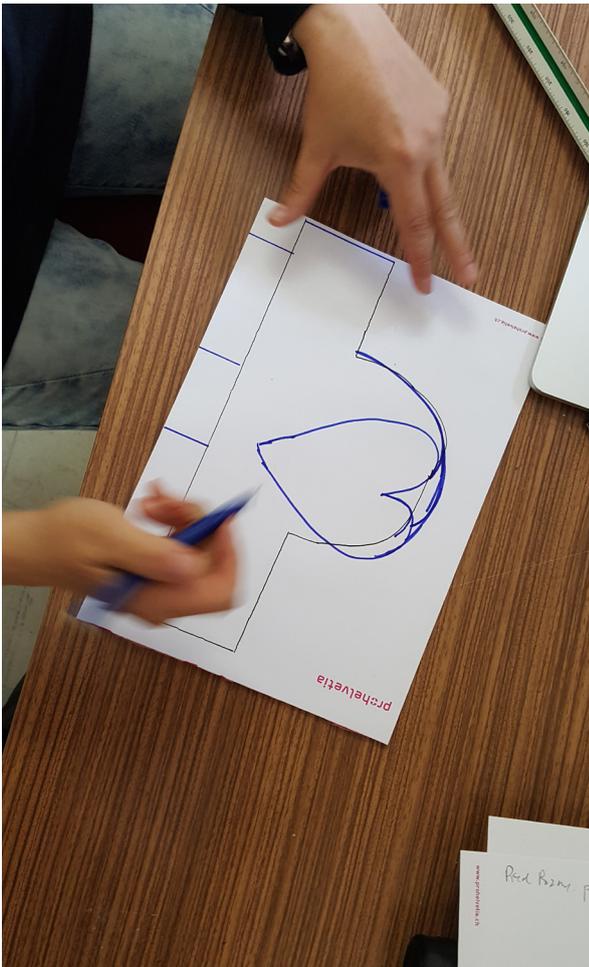
Banc Overkill



Jo.

Jo. est un colosse aux cheveux longs. Il est fan de hard-rock. Parfois il crie fort dans le jardin le nom de son groupe préféré : « Metalicaaaa !!! » Il chante toujours Antisocial de Trust au karaoké de l'hôpital.

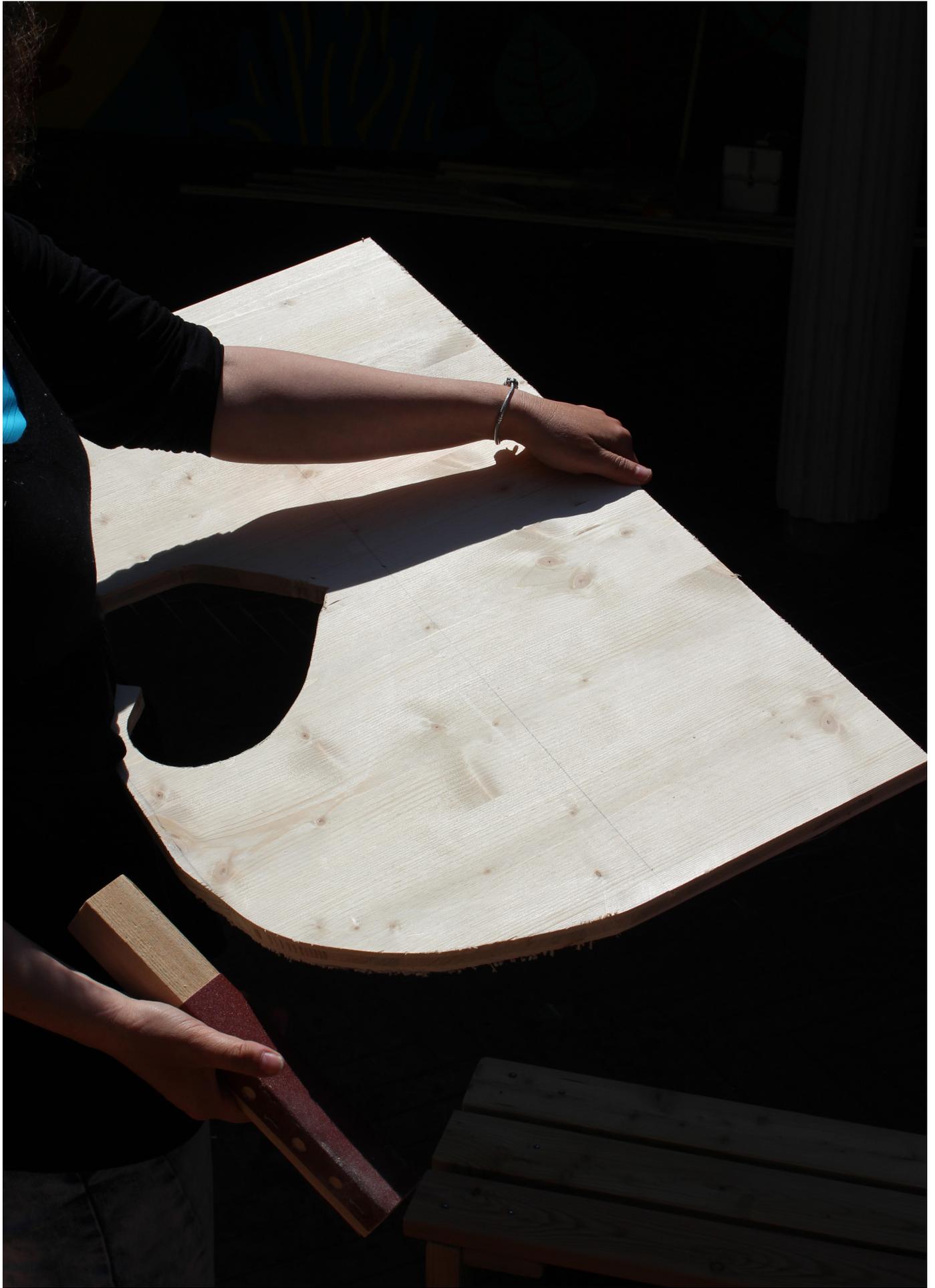
Il a construit son banc avec tout l'entrain qui le caractérise, torse nu. Pour lui, son banc devait contenir deux protections latérales et un dossier. Pouvoir prendre appui avec ses bras était très important. Jo. a quitté l'hôpital un vendredi, c'était la première semaine du projet. Paradoxalement, nous étions triste de le voir sortir ! Malgré son départ, son enthousiasme à fabriquer et à collaborer avec les autres, a continué d'illuminer l'atelier durant les deux mois suivants.



Banc de l'amour



Ar. Banc chambre



Er. Banc de l'amour

5 Mysticisme

Al.

Al. voit et sent ce que les autres ne voient pas.
Elle connaît toutes les fées du jardin
et les esprits qui habitent les bâtiments.
Elle les appelle et leur parle. Grâce à ces bancs
d'invocation s'inspirant des tables de ouija,
on peut se réunir et entrer en contact avec
l'invisible et les âmes qui habitent l'hôpital.



Banc d'invocation

Banc de méditation 1

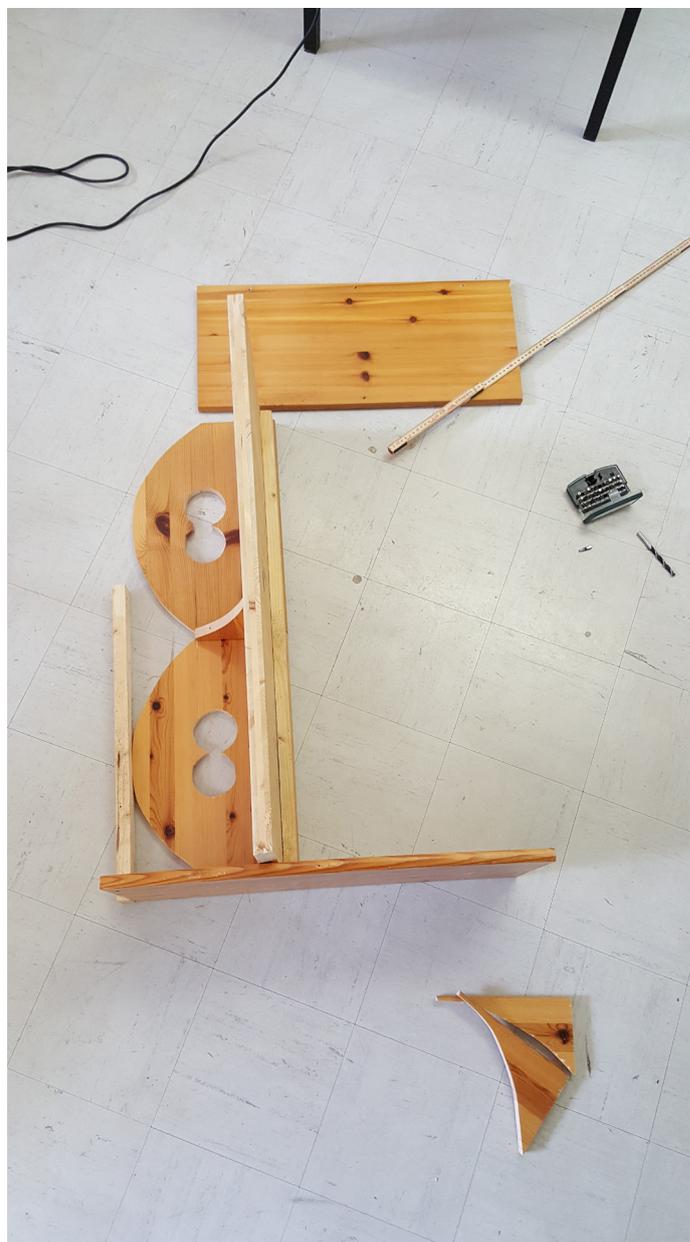


Gu.

Gu. est un mystique. Cheveux longs, pied nu,
il prêche une belle parole.
Il fait du yoga, vit dans le présent et marche
beaucoup dans le jardin.
Il est souvent accompagné de ses apôtres.

«Tu l'aimes ton téléphone ?
Laisse le un peu à la maison.
Tu verras quand tu vas laisser ton tel à la maison,
il va t'arriver des trucs de fou, des gens qui ne
t'ont pas appelé depuis 20 ans vont te contacter.
On vit toujours ici et maintenant. Pas dans le
passé, ni dans le futur. Il n'y a pas de passé.
La haine ne me vient plus.
Elle disparaît quand tu t'élèves.
Allez viens on va clouer le banc.»

Quelques jours plus tard, sur le chemin de la
méditation et de la sagesse, Gu. est revenu avec
son amie Co., pour lui offrir de réaliser avec lui, le
temps d'un atelier, un autre banc de méditation.



Banc aux yeux



Banc de méditation 2

So.

So. est intelligente, drôle, et universitaire. Elle a des revendications : « Moi je vais parfois dans le jardin pour crier très fort. Mais ici il n'y en a que pour les dépressifs. Il ne faut pas les déranger, ne pas faire de bruit. Nous on passe en dernier. Je ne comprends pas pourquoi ils les laissent dormir toute la journée. Moi je leur ferais un programme bien rempli ! Je les obligerais à faire des choses, à participer aux ateliers, à sortir du lit et des chambres. » Se sentant épiée dans l'enceinte de l'hôpital, elle décide de réaliser un banc avec des yeux, qui observera à son tour ceux qui l'observent.



So. Banc aux yeux





Al. Banc d'invocation



Gu. Banc de méditation 1

6 Accidents créatifs

Banc Google



Banc X



Sé.

Sé. aime la montagne et les filles de son âge. Il lui est arrivé de casser des portes avec un pied de parasol. Il est le seul à avoir un ordinateur dans son sac. Il le sort et fait des recherches sur Google. Il trouve un banc en référence et décide de s'en inspirer. L'échelle de réalisation est au moins quatre fois plus petite que l'image qu'il m'a montrée.

La semaine suivante, Sé. décide de réaliser un banc avec un pied différent, un pied en X. Un banc «pour mettre là-haut, devant le bâtiment de la Forêt, où il y a tous les gens bizarres».

Lors de la réalisation un trou a été fait par mégarde sur l'assise du banc. Tout d'abord déçu, Sé. a ensuite décidé de percer l'ensemble de l'assise d'une multitude de trous. Ce geste, est le même que celui réalisé par l'architecte Rudy Ricciotti quelques années auparavant sur la passerelle du Mucem à Marseille. En visite de chantier, l'architecte s'est aperçu qu'un ouvrier avait percé le béton au mauvais endroit. Dans un élan de création totale, l'architecte avait alors pris l'outil des mains de l'ouvrier pour percer des trous dans toute la passerelle. C'est aujourd'hui un détail fondamental de cette oeuvre architecturale.



Ch.

Ch. est un colosse, silencieux, solitaire, avec un air grave. Il n'a pas d'enfant, ne connaît pas d'enfant mais il veut absolument faire un banc pour enfant. Scie sauteuse en main, dans un geste soudain et fulgurant, il réalise ce dossier parfait.

Banc pour enfant





7

La couleur

La question de la couleur a été récurrente. Les participants se sont souvent demandé s'ils devaient peindre leurs bancs. Nous avons décidé de conserver la richesse des différentes textures de bois de récupération, qui accentuait visuellement le processus de fabrication empirique, et les choix aléatoires. Pour répondre à cette idée de couleur nous sommes allés la récupérer en morceaux.

L'école suisse de vitrail de Monthey nous a mis à disposition des chutes de verres. Sous la direction de Cynthia Udriot, nous avons créé un filtre de couleur géant. La structure de verre et de bois ainsi créée est un « para-banc » que l'on peut bouger au gré des mouvements du soleil dans le parc afin d'irradier un jeu de couleurs sur les bancs de notre choix.



Le lâcher de bancs



Le projet s'est terminé au début de l'été par un lâcher de bancs dans le jardin. Une exposition était initialement prévue dans la galerie du Laurier, située au milieu du domaine. À l'image d'une exposition d'objets de design, les bancs devaient être présentés dans la galerie de l'hôpital, ancienne laverie transformée en white cube.

Banc baroque



Banc pour deux



Banc chambre



Banc de bronzage

En discutant avec une participante, celle-ci s'était inquiété: «On va exposer les bancs? Mais les bancs, on ne les a pas construits pour s'asseoir dans le jardin?»
Evidence imparable, qui offrira aux bancs la liberté d'usage pour lesquels ils ont été imaginés et fabriqués. C'est décidé, nous allons organiser un lâcher de bancs!



Banc vague

Banc d'invocation



Banc méditation 1



Les jardins de la folie : une question d'accueil

Lorsque qu'une personne arrive à l'hôpital psychiatrique deux constats s'imposent. Le premier est qu'elle se trouve dans un état d'errance intérieure qui lui a fait perdre temporairement prise sur sa vie, ses actes et ses pensées. En d'autres termes, lorsque la personne n'est plus à même de « penser » ses troubles ou sa souffrance, de se les représenter symboliquement, les actes deviennent souvent la seule expression possible. Le deuxième constat, corolaire du premier, est que les dispositifs soignants se doivent de pouvoir accueillir, accepter, contenir et transformer cette souffrance, telle qu'elle se présente, sans exclusive, afin que le sujet reprenne prise sur sa vie, ses actes, ses pensées. Le travail des soignants va devoir transformer des expressions de la souffrance, s'exprimant par des actes, en parole, en récit. Lorsque la souffrance devient à nouveau pensable, la parole reprend le pas sur les actes et la souffrance peut alors se transformer.

L'asile psychiatrique a souvent été comparé par métaphore à un théâtre de la folie, loin des artéfacts induits par la vie en société. Le médecin aliéniste était vu comme le directeur de ce théâtre auquel rien n'échapperait. Si utile et pertinente que puisse être cette image, il convient de relever une différence majeure : le soignant ne dispose d'aucun scénario. On devrait dire que le psychiatre travaille même à l'inverse du metteur en scène qui traduit une narration, en parole et en acte dans un espace façonné par le scénario. En psychiatrie, on reçoit le plus souvent des personnes débordées par la violence de leurs tourments intérieurs, s'exprimant par les actes plus que par la parole. Ils arrivent dans une scène déjà constituée. Cette scène n'a pas été construite en fonction d'une narration préexistante, elle se rapproche de ce que l'on trouve dans les récents spectacle d'improvisation où les acteurs sont jetés dans une arène sans texte.

La scène est un contenant qui canalise le discours, délimite un espace dans lequel le jeu va se dérouler. De la même manière, l'espace de déambulation et les jardins de l'hôpital psychiatrique devraient être

à même de favoriser la production d'un discours nouveau. Nous sommes ici loin de l'idée d'un « jardin thérapeutique », qui s'apparenterait à une thérapie à médiation. Le soin apporté au lieu, au « cadre de vie hospitalier », devient un élément central des soins ; il organise les rapports à l'espace et aux autres pour favoriser ou non les échanges, permettre ou non d'y retrouver un calme intérieur. Les jardins de l'hôpital permettent d'observer ce que les patients investissent ou non, et par là d'en dégager des opportunités thérapeutiques. Le fonctionnement hospitalier, par ses multiples contraintes à l'ordre, au mesurable ou au contrôlable, risque de produire un espace où seule une technique, dans le sens de procédures médicales ou de protocoles s'appliqueraient en fonction des bonnes pratiques. L'imprévu, le non-mesurable ou quantifiable n'y aurait plus guère de place, la « technique » prenant alors le pas sur la rencontre humaine, à chaque fois unique. Ceci fait courir le risque d'une réification de la vie psychique en réduisant la souffrance humaine en symptômes sur lesquels il faudrait agir. C'est précisément ce type de perspective qui avait fait le lit de l'asile d'antan, lieu d'exclusion bien plus que de retour à la vie sociale.

Les jardins de l'hôpital de Malévoz sont un espace de vie, ouvert à la Cité, ouvrant à la Cité. Penser ainsi l'espace psychiatrique est une manière d'intégrer les critiques faites aux asiles d'antan au savoir médical contemporain, loin de la naïveté antipsychiatrique des années 60-70. Pour ceci, les jardins de l'hôpital doivent être suffisamment malléable pour s'adapter à la singularité du sujet évitant l'écueil de la technicité qui fait de la personne un « objet de soins » alors qu'il est un sujet, un citoyen avec une histoire originale et irréductible. Le lâcher de bancs dans le jardin peut redonner ses lettres de noblesse à la fonction d'asile, pensée comme un espace qui accueille la folie. L'expérience Kiss kiss banc banc permet alors d'habiter autrement les jardins de l'hôpital. C'est une manière subtile, tant pour la psychiatrie que pour les patients, de retrouver une assise.

Prof. Philippe Rey-Bellet
Psychiatre



Kiss Kiss Banc Banc est un projet mené par Romain Legros, qui s'est déroulé durant les mois d'avril et mai 2017.
www.legrosstudio.com

Photographies :

Aline Fournier - ©Culture Valais (pages 12, 42, 44, 45)

Romain Legros

Gabriel Bender

Graphisme :

Ludovic Chappex, www.ludovicchappex.ch

Textes :

Gabriel Bender, chef du service socioculturel

Romain Legros

So. et Cl. interviewés par Arnaud Robert pour l'émission Vacarme de la RTS

Jacques Cordonier, chef du service de la culture de canton du Valais

Professeur Philippe Rey-Bellet

Imprimeur : Imprimerie Montfort, Monthey

Papier : Plano Fine

Typographie : BrownStd

Tirage : 500 ex.

Legros Studio remercie l'école suisse de vitrail et création de Monthey pour l'accueil et la fourniture de verres et les menuiseries valaisannes pour leur don de bois.

Chatelet S.A. à Monthey

Morerod Sarl à Aigle

Brico Bois à Martigny

Rabotage du Rhône SA à Evionnaz

Bois 4u SA à Sion

Romain Legros remercie Sylvain Ernst pour sa présence, sa patience et son énergie lors de tous les ateliers, Iris Aeschlimann et Marianne Défago pour leur soutien logistique et Cynthia Udriot pour la couleur et la lumière.

Malévoz Quartier Culturel est une opération conjointe de l'Hôpital du Valais et de l'Association Malévoz Art, Culture et Patrimoine. www.malevozquartierculturel.ch

Avec le soutien de :

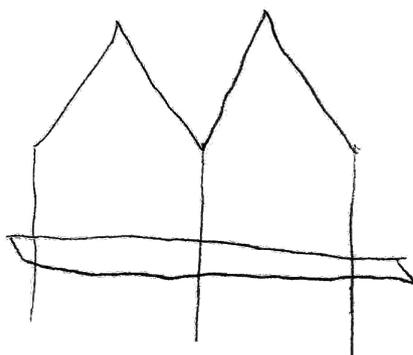
Malévoz Art, Culture et Patrimoine

Hôpital du Valais

Service de la culture du canton du Valais



LEGROS
STUDIO



Kiss Kiss Banc Banc est un projet de design participatif réalisé lors d'une résidence au Quartier Culturel de l'hôpital psychiatrique de Malévoz.

Les patients ont exploré la thématique du banc dans des ateliers de construction. Ils ont pensé, dessiné, scié, découpé, vissé, ensemble les bancs de bois de leurs imaginaires, les bancs de leur choix.

Chaque banc est voué le temps d'un été à habiter le jardin autrement, à raconter une histoire.